

CHAPITRE XII

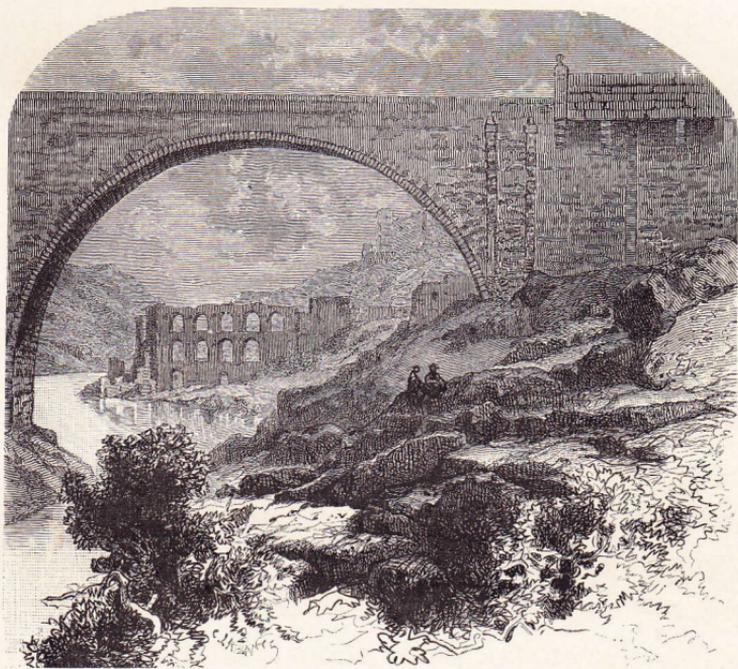
ARANJUEZ — TOLÈDE — LA CATHÉDRALE — XIMENÈS DE CISNEROS



N quittant Murcie on chemine encore pendant quelque temps au travers des jardins et de riches cultures. Mais bientôt on sort de la Huerta ; les orangers disparaissent, en nous jetant leurs pénétrants parfums comme un dernier adieu de ce pays du soleil. Nous allons, en effet, vers le nord, et demain nous verrons couler au pied des montagnes neigeuses les froides eaux du Tage.

Au delà de Lorqui, située dans une vallée fertile, le chemin de fer s'élève sur des plateaux rocheux et dénudés, et traverse de grandes plaines fortement ondulées, coupées çà et là de marécages. L'aspect de ce pays est désolé. Autour de nous, des collines basses, crayeuses, quelquefois profondément déchirées par les eaux ; à l'horizon des montagnes décharnées, quelques champs d'orges ou de blés ; ni arbres ni habitations. On fait plusieurs lieues sans voir un visage humain, sans rencontrer une ferme ou un village.

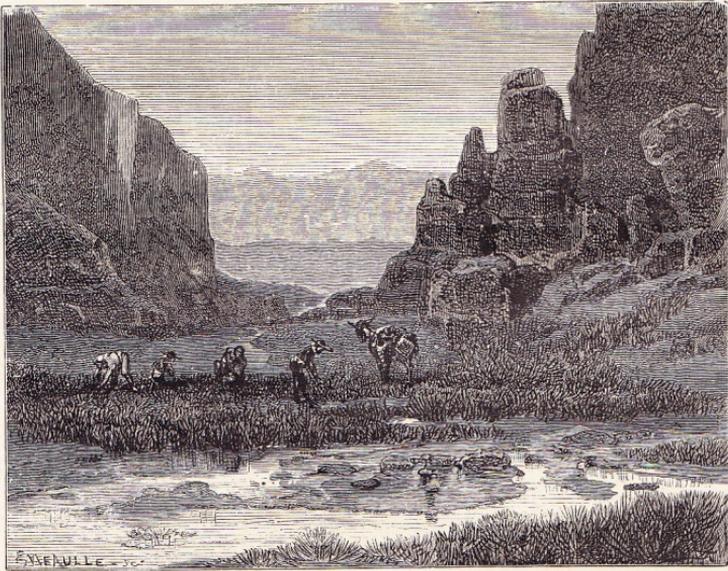
On se demande comment on a eu l'étrange idée de faire passer un chemin de fer à travers ces solitudes. Un Français employé au chemin d'Alicante, et qui se trouve dans le même wagon que nous, me l'explique. Il y avait un tracé tout indiqué pour joindre Carthagène et Murcie à la ligne d'Alicante, ouverte la première : c'était de passer par Orihuela, au travers ou sur la lisière de la Huerta, et d'aller s'embrancher sur



cette voie à la hauteur de Novelda. On abrégait par là le parcours, et on diminuait la dépense de plus de moitié; on traversait une des contrées les plus peuplées et les plus productives de l'Espagne; et en y développant l'activité agricole et commerciale, on assurait à la compagnie un trafic qui ne pouvait que s'accroître de jour en jour. C'était le seul projet raisonnable; il était à la fois indiqué par le bon sens et commandé par l'intérêt général. Mais il se rencontra qu'un des ministres d'alors possédait une terre considérable au beau milieu de ce désert que nous traversons, du côté de Hellin. La

compagnie sut que la concession ne lui serait accordée qu'à la condition que la voie passerait par Hellin. Et voilà comme quoi au tracé le plus court et le plus avantageux on substitua un tracé plus long, où il n'y a ni voyageurs ni marchandises. Mais le ministre va en chemin de fer à son *hacienda*.

La compagnie ne ferait pas seulement ses frais sur cette ligne, si par bonheur elle n'avait trouvé, dans une espèce de jonc qu'on appelle le sparte, un objet de trafic qui est devenu



considérable depuis quelques années. Le sparte a été de tout temps employé en Espagne à faire des nattes; mais ce n'est pas cette petite industrie locale qui suffirait à en consommer de si grandes quantités. On en fait du papier, et depuis la crise du coton cette application nouvelle lui a donné une valeur inattendue. Le sparte croît spontanément dans ces montagnes, et la paresse espagnole n'a, comme on dit, qu'à se baisser pour en prendre.

Ces plaines ne sont pourtant pas naturellement stériles, et n'ont pas toujours été un désert. Les vallées qui les coupent en diverses directions sont d'une fertilité extrême; les

plateaux mêmes seraient le plus souvent susceptibles de culture; mais les arbres ont été détruits partout, et le sol s'est desséché. Aujourd'hui la population est insuffisante, les capitaux font défaut, l'industrie et la sécurité manquent. Je ne sais rien de plus attristant que la vue de ces mornes campagnes. C'est l'image mélancolique de l'Espagne : un sol fécond et un peuple énergique, auxquels manque également la culture.

Quand on voit ce qu'est aujourd'hui l'Espagne, et qu'on se rappelle ce qu'elle a été, on ne peut s'empêcher de se demander quelles causes ont pu amener une telle décadence, quels fléaux se sont abattus sur ce beau pays.

Au commencement du xvi^e siècle, l'Espagne faisait trembler l'Europe. Son infanterie était la première du monde. Ses vaisseaux étaient assez nombreux pour transporter devant Tunis une armée de trente mille hommes. Son commerce florissait. Sur toutes les rives de la Méditerranée on recherchait les soies de Séville, les cuirs de Cordoue, les draps de Ségovie, les lames de Tolède. Prépondérante en Allemagne, maîtresse de l'Italie et des Pays-Bas, victorieuse de la France, riche déjà des trésors du nouveau monde, où elle a fondé deux empires, elle semble marcher à la domination universelle. La gloire des lettres et des arts vient rehausser encore chez elle celle de la politique et des armes. Cervantès écrit son immortel chef-d'œuvre; Lope de Vega va naître; et pendant un siècle encore le génie espagnol, fécondé par cette grande époque, va jeter un admirable éclat.

Deux cents ans plus tard, au commencement du xviii^e siècle, regardez cette puissante Espagne, vous ne la reconnaîtrez plus! Elle a perdu l'Italie, la Hollande et les Indes orientales. Sa population, qui s'était élevée sous les Maures jusqu'à vingt millions, est tombée à six. Ses plus belles provinces sont désertes : « L'alouette qui veut traverser la Castille, disaient les

paysans, doit porter son grain. » L'industrie et le commerce sont anéantis, les manufactures ruinées. Les arts, les lettres ont péri comme le reste. Elle n'a plus ni finances, ni armée, ni marine. Avec les mines du nouveau monde, elle est obligée de recourir à des souscriptions pour se défendre et pour vivre. Après avoir eu les plus redoutables armées du continent, elle peut à peine tenir vingt mille hommes sur pied. Six galères à demi pourries, dans le port de Carthagène, composent toute sa flotte; et pour son service des Indes elle est réduite à emprunter quelques vaisseaux à des navigateurs génois.

Les historiens rapportent que Charles II, ce dernier et misérable rejeton d'une grande race qui allait s'éteindre en lui, était né si débile qu'à quatre ans il avait encore besoin de sa nourrice, et que, ses jambes ne pouvant le soutenir, il fallait qu'elle le portât sur ses bras. Toute sa vie malade et languissant, marié deux fois sans avoir d'enfants, vieillard à trente-neuf ans et se sentant mourir, on raconte qu'il se fit conduire à l'Escorial, fit ouvrir devant lui les tombeaux de ses ancêtres, exhuma son père, sa mère, sa première femme, et baisa leurs os en pleurant et en murmurant ces paroles : « Déjà nous ne sommes plus rien !... » Ce pauvre roi, n'était-ce pas la vivante et lamentable personnification de l'Espagne décrépite? et ne semblerait-il pas qu'elle n'eût plus qu'à se coucher avec lui dans la tombe?

On a, pour expliquer cette effrayante décadence, rappelé les guerres sanglantes, les expéditions ruineuses de Charles-Quint et de Philippe II. Mais l'Angleterre n'a-t-elle pas eu ses guerres civiles, et l'Allemagne ses guerres de religion? L'Italie n'a-t-elle pas été pendant des siècles le champ de bataille et la proie de l'Europe? La France n'a-t-elle pas été plus d'une fois épuisée d'hommes et d'argent par l'ambition guerroyante de ses rois?

Il y a eu d'autres causes. L'expulsion violente des Juifs, des

Maures et des Maurisques a enlevé à l'Espagne des populations nombreuses et actives. Il est difficile d'en préciser le chiffre. Selon les historiens les plus autorisés, de Ferdinand le Catholique à Philippe III, dans l'espace de cent vingt ans, elle perdit environ trois millions d'habitants. On ne porte pas à moins de cent mille le nombre de familles qui émigrèrent pour échapper aux recherches de l'inquisition.

La découverte du nouveau monde fut une autre cause de dépopulation. La fièvre de l'or, l'esprit de colonisation et d'aventures, firent tourner toutes les têtes : un nombre incalculable d'émigrants passèrent les mers,

Le Mexique et le Pérou, qui semblaient devoir enrichir à jamais l'Espagne, la ruinèrent. Au lieu de demander à ces fertiles contrées leurs productions naturelles, qui sont la vraie richesse des colonies, elle ne leur demanda que leur or. Cet or, que les galions apportaient par tonnes dans ses ports, la fit riche, en effet, pour un temps : pendant un siècle à peu près, grâce aux mines des Indes, l'Espagne fut la puissance la plus opulente du monde. Mais les mines commencèrent à s'épuiser, et on s'aperçut que ce fleuve d'or qui avait coulé sur la Péninsule, en y passant, l'avait stérilisée. L'industrie, l'agriculture, le commerce même, tout avait été abandonné pour les mines d'Amérique.

Les mines d'or et d'argent, pour un peuple dont l'industrie n'est pas déjà puissante, sont le plus funeste présent que puisse lui faire la fortune : elles représentent, en effet, la richesse sans le travail, elles dégoûtent les hommes des occupations vraiment productives, elles tuent l'activité vraiment féconde, elles développent la mendicité. L'Espagnol, qui est naturellement hautain et paresseux et qui regarde le travail manuel comme indigne de lui, a trouvé dans les mines du Pérou un fatal encouragement à ce défaut national.

J'ai lu je ne sais où que, pendant l'exposition universelle de

Londres, où la foule admirait le fameux diamant de l'Inde appelé Koh-i-noor, c'est-à-dire la Montagne de lumière, on exposa un dessin qui représentait un énorme bloc de charbon de terre, avec cette légende : « Le grand Koh-i-noor de l'Angleterre. » La caricature avait raison. L'Angleterre est plus riche avec sa houille que l'Inde avec ses diamants. Si l'Espagne avait exploité ses mines de fer, de cuivre et de charbon au lieu d'épuiser le Pérou, elle serait moins pauvre qu'elle ne l'est. Mais, le croirait-on? les rois d'Espagne allèrent, après la découverte de l'Amérique, jusqu'à interdire, sauf des cas de concession privilégiée, l'exploitation des mines de la métropole!

A ces causes de décadence on peut en ajouter encore d'autres : la mainmorte qui frappait tous les biens du clergé et des communes; les nombreux majorats de la noblesse; enfin les dévastations périodiques causées par la migration des troupeaux (*la mesta*), qui ont rendu impossible la renaissance de l'agriculture dans les provinces du Centre.

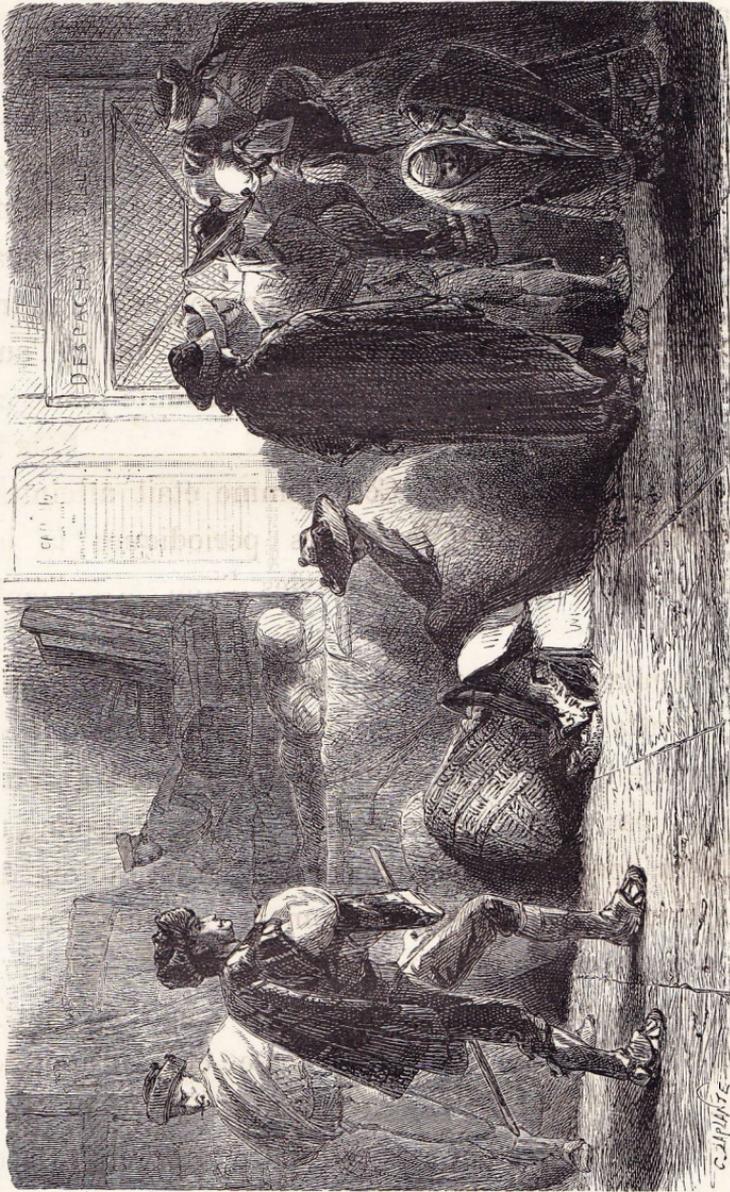
Mais quand on a énuméré toutes ces causes, dont quelques-unes ne sont pas particulières à l'Espagne, tout n'est pas expliqué. Il y a un fait général dont elles ne rendent pas compte, c'est la déchéance morale de la société espagnole. On se demande toujours comment l'Espagne a pu perdre à ce point son activité, son génie politique et guerrier, ses aptitudes pour les arts et les lettres; comment elle a rétrogradé dans la civilisation, quand toutes les nations avançaient; comment enfin l'abaissement intellectuel et moral s'est produit chez elle en même temps que l'abaissement matériel et politique. A cela il n'y a qu'une explication, c'est le despotisme; non pas seulement le despotisme politique, mais un despotisme qui était à la fois politique et religieux, une sorte de despotisme oriental, opprimant les esprits aussi bien que les corps, qui, depuis Philippe II, fut remis aux mains des rois d'Espagne.

Sous un tel régime, non seulement toute vie politique s'est éteinte, mais toute indépendance individuelle a disparu, toute initiative a été étouffée, tout mouvement s'est arrêté, la vie morale a été comme paralysée. La terreur a tellement pesé sur les âmes, que le ressort en a été en quelque sorte brisé, et que les intelligences ont été comme frappées de stérilité.

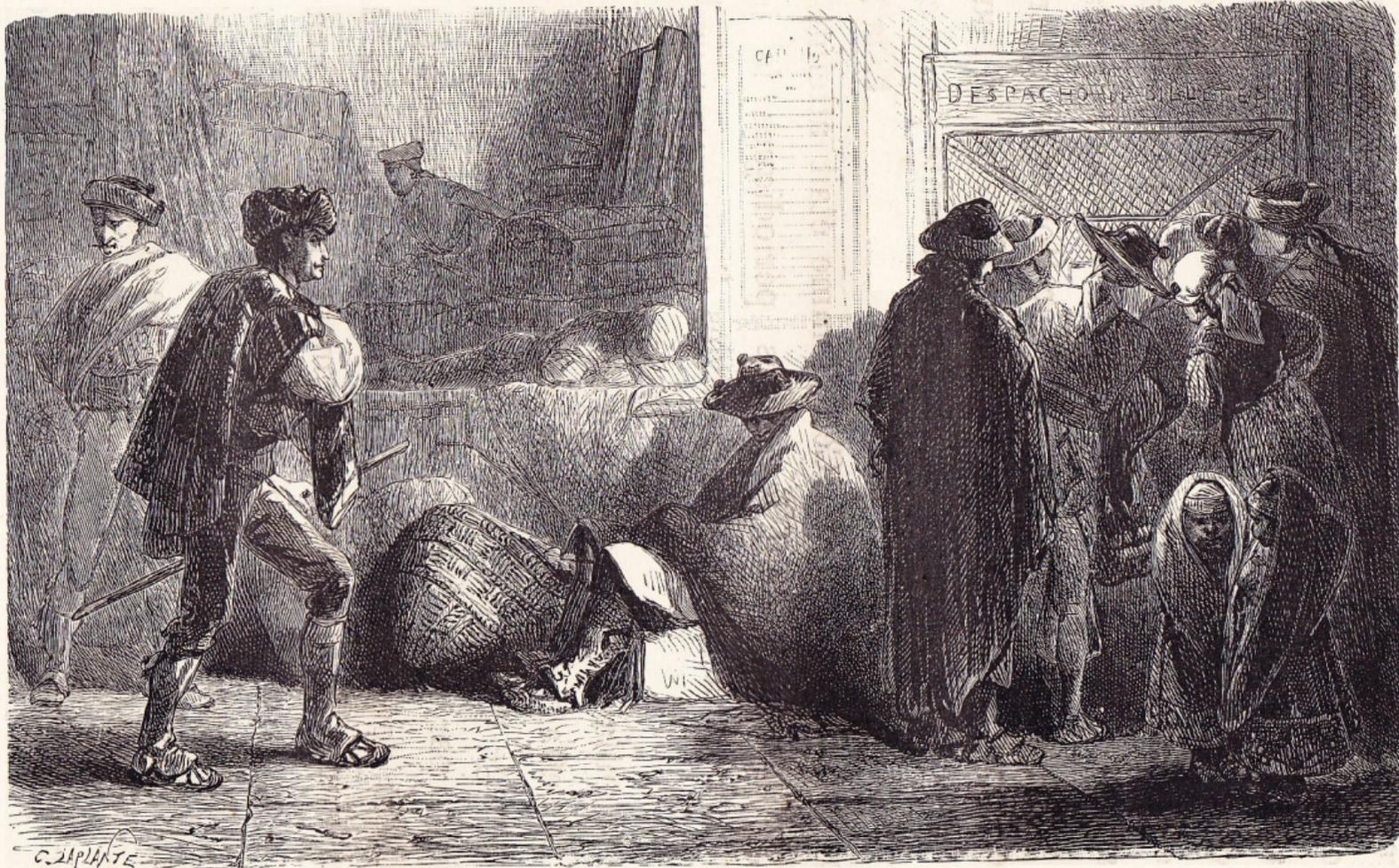
Depuis un demi-siècle, ce régime oppressif a à peu près cessé. Aussi voyez : déjà, malgré l'anarchie, le génie espagnol semble s'être ranimé. La guerre de l'indépendance a secoué son long sommeil, et, sous l'outrage du joug étranger, le patriotisme exalté lui a servi d'inspiration. Rentrée dans le courant européen, l'Espagne a pris part, quoique de loin, à ce brillant mouvement littéraire qui a marqué la première moitié de ce siècle. De nobles esprits, de féconds et aimables talents ont fait luire sur elle comme l'aurore d'une gloire nouvelle. Elle a eu des historiens, des orateurs comme le duc de Rivas, Martinez de la Rosa, Donoso Cortès ; des poètes comme José de Larra et Zorilla ; des romanciers comme Fernand Caballero ; des philosophes chrétiens comme Jacques Balmès. L'imitation française se montre trop chez eux, sans doute, mais il y a un fond d'originalité, il y a surtout un sentiment national profond et énergique. C'est un peuple qui se réveille et qui cherche sa voie. Qu'on lui donne l'ordre, la paix, la liberté, et, doué comme il est, il saura retrouver sa prospérité et peut-être sa gloire passées.

Vers huit heures du soir, le train s'arrête à une petite station appelée Chinchilla : c'est là que le chemin de Murcie s'embranché à celui d'Alicante ; nous devons y attendre le train qui vient de cette dernière ville. La gare où nous cherchons un refuge est une ignoble baraque. On a pour tous sièges des bancs étroits et sales, qui en garnissent le pourtour. Cette espèce de grange est encombrée d'une foule de

paysans, de muletiers, de soldats, de femmes, d'enfants, tout cela couché pêle-mêle par terre et sur les bancs, parmi les sacs



et les bagages. De toute cette cohue se dégage des parfums qui n'ont rien de commun avec ceux des jardins de Murcie. Mais la bise du soir est aigre dans ces grandes plaines; et, bon



C. J. PLATE

gré, mal gré, il faut chercher un abri dans ce caravan-sérail.

Pendant que nous attendons le train, qui est en retard, le Français qui a voyagé avec nous depuis Murcie nous raconte une horrible aventure arrivée l'automne dernier tout près d'ici, à Albacète. C'était en octobre, au moment où le choléra sévissait avec violence à Barcelone et à Valence. La peur troublait tous les esprits; on fuyait de toutes parts, et les imaginations populaires fermentaient, comme il arrive, sous la menace du fléau. Un médecin bavarois, le docteur Hoffmann, se trouvait à Valence : il voyageait avec sa femme. Ni l'un ni l'autre ne parlait l'espagnol. Voulant se rendre à Alicante par le chemin de fer, ils vinrent coucher à Albacète. Dans la nuit, la femme du docteur tomba malade. Cette femme était atteinte d'une affection nerveuse, dont les accès périodiques la jetaient dans de violentes convulsions, suivies d'une sorte d'état cataleptique.

Quand on la vit en proie à ces convulsions, tout de suite on crut à une attaque de choléra. L'hôtelier, uniquement préoccupé du dommage qu'un pareil événement peut causer à sa maison, commence par mettre les voyageurs dehors. Personne ne consent à leur donner ni gîte ni secours. Bientôt, autour de cette femme froide, livide, sans mouvement, la foule s'amasse; la panique se répand : plus de doute quelle ne soit morte du choléra. De peur que le choléra ne se propage, on veut l'ensevelir sur l'heure : on creuse une fosse, et on s'apprête à l'y mettre.

Le malheureux docteur essaye de faire comprendre à ces gens effarés que sa femme n'est pas morte, qu'elle est en léthargie; mais il parle allemand, et personne ne l'entend. Fou de douleur, il se débat, il s'attache au corps de cette infortunée; il s'arrache les cheveux de désespoir. Malgré ses cris, ses efforts, ses larmes, sa femme est emportée et enterrée vivante. Pour

lui, on le regarde comme pris de folie furieuse; on le mène à l'hôpital, et on l'enferme dans un cabanon. Le lendemain on l'y trouva mort.

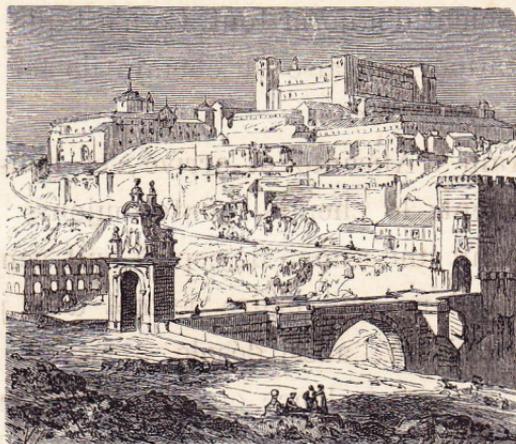
Leurs effets, leurs bagages avaient été pillés et volés; si bien que des deux voyageurs il ne restait littéralement pas trace. Au bout de quelques semaines, leurs parents, leurs amis, ne recevant pas de nouvelles d'eux, s'alarmèrent. On alla aux renseignements sans rien apprendre : après Valence on perdait leurs traces. Qu'étaient-ils devenus depuis? nul ne le savait. Le roi de Bavière, qui s'intéressait au docteur Hoffmann, fit faire des recherches plus exactes par son ambassade à Madrid. Des autorités espagnoles on ne put rien savoir : elles ignoraient ou feignaient d'ignorer tout. Ce n'est que par les agents de l'administration française du chemin de fer qu'on parvint à connaître la triste vérité.

Enfin le train d'Alicante et arrivé, et nous partons. On marche lentement; le chemin monte toujours : d'Alicante à Madrid il franchit une rampe de sept à huit cents mètres. Du reste, autant qu'une nuit claire permet d'en juger, le pays est toujours aussi nu, aussi désolé. J'entends dire que sur la ligne d'Aranjuez à Valence on fait deux cents kilomètres sans voir un arbre; les premiers qui consolent l'œil du voyageur sont deux palmiers qui se montrent dans le désert aux approches d'Almanza, et qu'on signale de loin comme une vigie en mer.

A cinq heures du matin, nous nous arrêtons à Aranjuez, pour y attendre le train de Madrid qui va à Tolède. Aranjuez ressemble à Versailles, à peu près comme Madrid ressemble à Paris : de grandes rues tirées au cordeau, et où l'herbe pousse; de grandes maisons, plates et basses, qui sont pour la plupart des hôtels garnis. La ville est déserte les trois quarts de l'année; elle ne s'anime que l'été, lorsque la cour y réside. Alors tous les hôtels se remplissent, toutes les maisons se

louent, et la haute société de Madrid, fuyant les chaleurs suffocantes de la capitale, vient ici chercher un peu d'ombre et de fraîcheur.

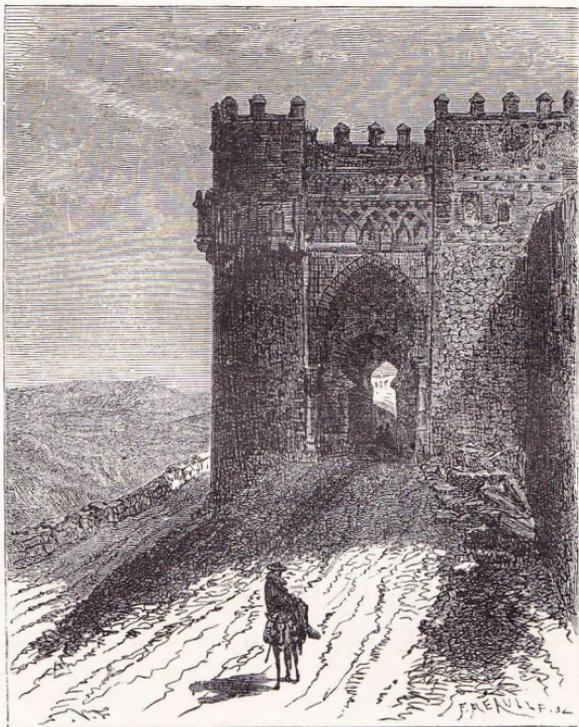
Le château est une lourde construction sans caractère. Les jardins, imités de ceux de le Nôtre, n'ont de remarquable que leur belle végétation, qui rappelle tout à fait celle de nos climats, et par cela même est d'autant plus admirée des Espagnols. Le Tage les traverse : il n'a rien ici de majestueux ; ce n'est encore qu'un gros torrent ; ses eaux, qui sont, dit-on, pendant l'été transparentes et vertes, sont en ce moment jaunâtres et troublées par les pluies du printemps.



En une heure on est à Tolède. Tolède est sur une montagne, ou plutôt sur un massif de collines abruptes, qui s'élève comme un promontoire, et que le Tage, rapide et profond, entoure de trois côtés. D'en bas, la ville présente un aspect très pittoresque, étageant sur la pente le reste de ses vieilles murailles, ses tours moitié mauresques, moitié gothiques, les flèches innombrables de ses églises et les murs rouges de son Alcazar.

On franchit le pont d'Alcantara, qui jette sur le Tage une arche gigantesque. On passe sous une porte monumentale, la *puerta del Sol*, admirable morceau d'architecture arabe ; et par

une route qui s'élève en lacet sur les flancs de la colline, on pénètre dans les rues étroites et tortueuses de la ville. Là vous sentez que vous êtes au cœur même de la vieille Espagne. Tolède a été tour à tour capitale des rois visigoths, des rois arabes et des rois espagnols. Ces trois dominations successives y ont laissé leur empreinte; mais la dernière bien plus forte-



ment que les deux autres. Ce qui domine ici, c'est le caractère sombre et dur du moyen âge, un mélange de l'esprit ecclésiastique et de l'esprit guerrier. Ville épiscopale et royale, ayant longtemps porté le double diadème du souverain politique et du primate des Espagnes, Tolède, qui ressemble au dehors à une forteresse, est au dedans un amas de palais, d'églises, de couvents. Ses rues obscures, montueuses, sont bordées de hautes et massives maisons d'un aspect triste et sévère, solides comme des citadelles, percées de rares fenêtres que garnis-

sent des grilles formidables : les larges portails sont flanqués de colonnes de granit, et surmontés d'écussons sculptés dans la pierre; les battants des lourdes portes de chêne sont historiés d'énormes clous en fer forgé, à tête de diamant. Les toits en auvent font saillie sur la rue, avec leurs poutrelles découpées et peintes, et ajoutent encore à la sombre physionomie de cette ville, qui semble n'avoir pas changé depuis des siècles. C'est une ville du xiv^e siècle, ville du passé, ville morte. Aussi est-elle triste, de la tristesse des tombeaux : n'est-ce point le tombeau de la vieille Espagne? Là où, dit-on, vivaient du temps des Maures deux cent mille habitants, on en compte aujourd'hui quinze mille à peine. Les rues sont silencieuses, les maisons vides et muettes, les palais fermés : partout des ruines. Nulle part la vie moderne n'a refleuré sur ces débris des vieux âges. Il semble qu'on erre dans un musée d'antiquités; avec cette différence que les monuments, les restes historiques accumulés dans ce musée, et que le voyageur recherche curieusement, dédaignés par leurs possesseurs actuels, gisent dans un déplorable abandon, couverts de poussière, noircis de fumée, se dégradant tous les jours davantage, et voués, pour quelques-uns, à une destruction prochaine.

Cela est vrai particulièrement des morceaux d'architecture arabe qui subsistent encore. Nous avons visité un vieux palais mauresque dont plusieurs salles sont ornées dans le style de l'Alhambra : c'est aujourd'hui une mesure louée à un menuisier; de l'une des chambres il a fait sa cuisine, de l'autre son atelier, tout encombré de planches et de toiles d'araignées. Cela attriste de voir ces dentelles charmantes souillées et déchirées par des mains barbares.

Au surplus, ce qui reste à Tolède des monuments arabes est assez peu de chose. On y attache peu d'intérêt, surtout quand on a déjà vu Séville et Grenade. Il faut faire une excep-

tion pour la synagogue, qu'on a transformée en église, sous le nom de *Santa-Maria-la-Blanca*. Cette synagogue, qui date, à ce qu'on croit, des premiers temps de la domination arabe, est un édifice extrêmement original et curieux. Il se compose de trois nefs d'arcades mauresques en fer à cheval, soutenues par des piliers hexagones. Ces piliers se terminent par des chapiteaux de feuillage, qui sont tous variés. La nef principale, plus haute que les deux autres, supporte une galerie figurée, formée d'arcades à trèfle séparées par des colonnettes.

La cathédrale est célèbre. A mon goût, on l'a beaucoup trop vantée. Quoique d'un bon style, elle n'a ni la hardiesse et la grandeur de la cathédrale de Séville, ni même le caractère imposant de la Seo de Saragosse. Les voûtes sont étroites et basses, surtout celles des nefs latérales. Ce qui, aux yeux des Espagnols, et même de beaucoup d'étrangers, a fait le mérite de cette église, c'est la richesse des sculptures et des ornements de toute sorte dont elle est décorée, et, si on peut dire, encombrée. Il faut convenir que c'est prodigieux; malheureusement le mauvais goût n'est pas, la plupart du temps, moins prodigieux que la richesse.

Ainsi le chœur est tout un édifice de marbre, fouillé, sculpté, orné de bas-reliefs d'un travail et d'un fini merveilleux, peuplé d'innombrables statues, revêtu du haut en bas d'ogives, de colonnettes, de flammes, de guirlandes, de fleurons. A l'intérieur, il est garni de stalles en bois sculpté, qui sont fort belles. Derrière l'autel s'élève un gigantesque retable qu'on vous invite à admirer : immense machine toute couverte de dorure et de clinquant, toute surchargée de marbres et de peintures avec une profusion de saints et d'anges, de gloires et de rayons, qui en fait un chef-d'œuvre de mauvais goût et de décoration théâtrale.

Une chapelle, remarquable par son aspect simple et sévère, est consacrée au culte mozarabe, et à ce titre mérite une

mention. On sait qu'on a appelé Mozarabes, en Espagne, les chrétiens qui, restés dans le pays après la conquête et ayant accepté la domination arabe, continuèrent sous le sceptre des kalifes à exercer librement leur religion. Naturellement ils avaient gardé le rit en usage du temps des Visigoths. Revenus sous l'autorité des rois espagnols, ils demeurèrent attachés à ces usages, qui leur étaient devenus chers par leur ancienneté même, à ces traditions contemporaines des premiers siècles chrétiens, et que leur fidélité à la foi de leurs pères avait comme consacrées. Tous les efforts pour leur faire adopter le rit romain furent inutiles. Il y eut des émeutes dans Tolède à cette occasion. Le cardinal Ximenès comprit ce qu'il y avait de respectable dans cet attachement des Mozarabes à leur liturgie : quand il devint archevêque de Tolède, il voulut, pour assurer la perpétuité de ce vieux rit national, qu'une chapelle particulière lui fût affectée dans son église métropolitaine. Il fit plus; il institua un chapitre spécialement chargé du service de cette chapelle, et qui devait officier selon le rit mozarabe. Aujourd'hui encore, le service religieux s'y célèbre conformément à ce rit ancien.

Au fond de cette chapelle est une grande fresque, fort pauvre au point de vue de l'art, intéressante au point de vue historique, qui représente la prise d'Oran par le célèbre cardinal. Le paysage est de fantaisie; mais pour le reste, le peintre s'est exactement conformé au récit des historiens. Sur la droite, au bas de la colline, au centre de l'armée chrétienne, on voit Ximenès à cheval, revêtu de sa robe rouge, coiffé de son chapeau rouge. On porte devant lui l'étendard de la croix.

Tout ici est plein de la mémoire du grand cardinal. Dans la salle capitulaire nous venons de voir son portrait, placé à sa date dans la série chronologique des archevêques de Tolède : toile médiocre, qui ne donne guère idée du personnage.

C'était un terrible homme que ce Ximenès de Cisneros, qui, de simple cordelier, devint archevêque de Tolède, primat d'Espagne, grand chancelier de Castille, inquisiteur général, cardinal, confesseur de la reine Isabelle, ministre de Ferdinand le Catholique et régent du royaume pour Charles-Quint; moine austère, politique profond, esprit puissant, volonté de fer, âme inflexible et indomptable; une des plus grandes figures de l'histoire moderne, un des types les plus élevés et les plus nobles du caractère espagnol.



Il était né à Torrelaguna, petite ville de la Castille, d'une famille obscure. De bonne heure, sa science et ses austérités le rendirent célèbre. Le génie espagnol portait alors dans sa dévotion monastique la même fougue passionnée que dans la guerre : il semble que des deux côtés ce soit la même soif de grandeur idéale, la même exaltation héroïque. Quand Ximenès meurt, Ignace de Loyola va paraître, et sainte Thérèse est déjà née.

Sur l'indication de l'archevêque de Grenade, Isabelle choisit Ximenès pour confesseur. On raconte que quand il parut

à la cour avec ce corps exténué par le jeûne, ce front pâle, ces yeux caves et ardents, on crut voir un de ces anachorètes qui sortaient parfois de la Thésbaïde pour faire rougir le vieux monde de sa mollesse et de sa corruption. Il fallut un ordre du pape pour l'obliger d'accepter l'archevêché de Tolède, et de vivre avec la pompe qu'exige cette haute position. Mais, dans cette grandeur qu'on lui imposait, il gardait les pratiques austères du simple religieux. Sous la robe de soie et de pourpre, il portait le cilice et le froc de Saint-François. Dans ses appartements ornés de riches tentures, il couchait sur le plancher et n'avait qu'une bûche pour oreiller.

Avec cela, une grandeur hautaine, une intrépidité de cœur qui imposaient à tous. Un jour, dit-on, comme il traversait une place pendant un combat de taureaux, l'animal furieux fut lâché, et blessa quelques-uns des siens sans lui faire hâter le pas. Ferdinand lui dut de garder la Castille, et Charles-Quint d'être roi d'Espagne. Devant cette volonté tenace et ce fier courage, les grands tremblèrent; et il ne se vantait point quand, montrant son cordon de Saint-François, il disait : « Voilà qui suffit pour brider l'orgueil des nobles de Castille. »

Ximènès refréna la turbulence ambitieuse des grands; mais il faut dire qu'il prépara aussi les voies au pouvoir absolu des rois, en commençant à détruire dans le pays les franchises provinciales.

A peine était-il mort, que Charles-Quint, continuant son œuvre, écrasait les communes comme le grand cardinal avait écrasé les nobles. Tolède avait joué le principal rôle dans leur résistance, légale d'abord, armée ensuite. Un de ses enfants, don Juan de Padilla, fut le héros de cette insurrection des *comuneros*, et le premier martyr de cette grande cause des libertés castillanes. Vaincu et pris à Villalar, il mourut sous la hache du bourreau. Avant de mourir, il envoya à sa femme,

doña Maria Pacheco, les reliques qu'il portait au cou, et écrivit sa fameuse lettre à la ville de Tolède :

« A toi la couronne de l'Espagne et la lumière du monde ;
« à toi, qui fus libre dès le temps des Goths, qui as versé ton
« sang pour assurer ta liberté et celle des cités voisines ; ton
« fils légitime, Juan de Padilla, te fait savoir que par le sang
« de son corps tes anciennes victoires vont être rafraîchies et
« renouvelées. Si le sort n'a pas permis que mes exploits
« comptassent parmi ceux qui t'ont rendue illustre, la faute
« en est à ma mauvaise fortune, non à ma bonne volonté.
« Je tiens plus au souvenir que je te laisse qu'à ma vie ; et je
« vois avec joie que c'est le moindre de tes enfants qui souf-
« frira aujourd'hui la mort pour toi. Tu en as nourri dans ton
« sein d'autres qui me vengeront. Je te recommande mon âme,
« comme à la patronne de la chrétienté. Je ne parle pas de
« mon corps, puisqu'il n'est plus à moi... »

Le plus remarquable monument de Tolède, sans contredit, est le cloître de Saint-Jean-des-Rois. L'église, bâtie par Isabelle, est ornée de sculptures d'une merveilleuse délicatesse ; mais on les a prodiguées à l'excès. Le chevet en est littéralement tapissé ; ce ne sont que pyramides dentelées, ogives couvertes d'arabesques, galeries découpées à jour. Les détails sont charmants, l'ensemble manque de sobriété et de goût. On ne peut adresser ce reproche au cloître, qui est un morceau d'architecture de tout point admirable. Plus grand et plus orné que celui de Pampelune, il est d'un gothique très fleuri, mais d'un style encore très pur. Malheureusement la guerre de l'indépendance, puis les guerres civiles, l'ont en partie ruiné : une des quatre galeries est à demi écroulée. Les matériaux gisent à terre ; il faudrait bien peu de temps et bien peu d'argent pour restaurer ce beau monument. Le gouvernement espagnol, à ce qu'il paraît, n'a ni le temps ni l'argent.

Sur la partie la plus élevée de la ville, et attirant de toutes

parts le regard, se dresse une immense ruine, qui a cette belle couleur d'un rouge doré que donne seul aux ruines le soleil du Midi. C'est l'Alcazar de Charles-Quint. Brûlé en 1710, dans la guerre de la Succession, rebâti par Charles III, il fut une seconde fois détruit par les flammes dans la guerre de l'indépendance. Il n'en reste que les murailles indestructibles, flanquées aux quatre angles de tours carrées. On a projeté souvent de le restaurer pour en faire une école militaire. Pour ma part, je ne le souhaite point : il est bien plus beau ainsi, dominant la vieille ville sombre de la masse imposante de ses murs entr'ouverts et lézardés, à travers lesquels le soleil couchant jette tous les soirs comme les lueurs d'un nouvel incendie.

Nous avons passé deux jours à Tolède. Pour un antiquaire, deux mois suffiraient à peine; mais les profanes se contentent à moins. Dans une seconde visite à la cathédrale, j'ai admiré ses vitraux, qui sont les plus beaux que j'aie vus en Espagne, et une fresque de Luca Giordano qui couvre tout le plafond de la sacristie : œuvre immense, d'une belle composition et d'une belle couleur, encore bien qu'un peu molle. Mais, je l'avoue, j'ai passé rapidement devant les richesses du trésor; la grande *custodia*, ses diamants et ses orfèvreries m'ont peu intéressé, et je n'ai jeté qu'un regard indifférent sur les quatre-vingt-cinq mille perles qui, dit-on, ornent le manteau de la Vierge.

Non seulement Tolède est triste; mais nous trouvons que Tolède est un séjour glacial. Venus en une nuit de Murcie, nous sommes à la lettre tombés de l'été dans l'hiver. Les chemins de fer vous font de ces surprises, et celle-ci ne nous est rien moins qu'agréable. Le climat de Tolède est un des plus rudés de l'Espagne : climat excessif, tantôt froid, tantôt brûlant, comme celui de Madrid. Le thermomètre y monte l'été à quarante degrés; il descend quelquefois l'hiver à quinze

degrés de froid. Quoique nous soyons aux premiers jours de mai, l'air est glacé. La neige se montre tout près de nous, sur les flancs du Guadarrama, et la bise mordante qui a passé sur cette neige nous fait grelotter sous nos manteaux. Où est Grenade et son printemps éternel? où sont les palmiers d'El-ché et les brises embaumées des jardins d'Orihuela?



VOYAGE

EN

ESPAGNE



J. & M. C.
1865

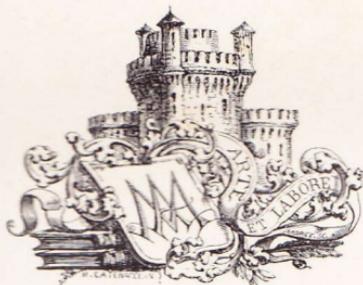
VOYAGE EN ESPAGNE

PAR

M. EUGÈNE POITOU

CONSEILLER A LA COUR D'ANGERS

ILLUSTRATION PAR V. FOULQUIER



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXII

TABLE DES CHAPITRES



CHAPITRE I

Le pays basque. — Pampelune.	7
--------------------------------------	---

CHAPITRE II

Saragosse. — Notre-Dame-del-Pilar. — La Seo. — L'Aljaferia et Antonio Perez. — Alcala de Henarès	25
--	----

CHAPITRE III

Madrid. — La sierra Morena. — Baylen. — Andujar. — Cordoue. — La mosquée. — Les Arabes.	49
---	----

CHAPITRE IV

Séville. — L'Alcazar. — Don Pèdre le Cruel. — Le musée. — La cathédrale. — Les gitanos.	83
---	----

CHAPITRE V

Séville (suite). — La semaine sainte et les processions. — Les courses de taureaux.	113
---	-----

CHAPITRE VI

L'Andalousie. — Xerès de la Frontera. — Le roi Rodrigue. — Cadix.	135
---	-----

CHAPITRE VII

Gibraltar. — Malaga. — De Malaga à Grenade	161
--	-----

CHAPITRE VIII

Grenade. — L'Alhambra. — Le Généralife.	189
---	-----

CHAPITRE IX

Grenade, sa grandeur et sa décadence. — Les peintures de l'Alhambra. — La ville et la Vega. — Départ, mésaventure et retour	215
---	-----

CHAPITRE X

Grenade (suite et fin). — Démêlés avec la justice espagnole. — Mœurs, caractère, état politique.	253
--	-----

CHAPITRE XI

Carthagène. — Alicante. — Elché et les palmiers. — Orihuela. — Murcie et sa Huerta	273
--	-----

CHAPITRE XII

Aranjuez. — Tolède. — La cathédrale. — Ximènès de Cisneros.	293
---	-----

CHAPITRE XIII

Retour à Madrid. — Le musée. 315

CHAPITRE XIV

L'Escurial. — Philippe II. — Don Carlos. — Une exécution capitale sous
Philippe II. 341

CHAPITRE XV

Avila. — Sainte Thérèse. — Burgos. — Le Cid. 367

